

ANDREA
CAVALLETTI

DE LA GENÈSE
DES CLASSES
ET DE LEUR
AVENIR POLITIQUE

CLIMATS

**« Andrea Cavalletti est l'un
des philosophes italiens les plus
novateurs. Tout bouge et s'éclaire
sous son regard. »**

GIORGIO AGAMBEN

CLIMATS

ANDREA CAVALLETTI

DE LA GENÈSE DES CLASSES ET DE LEUR AVENIR POLITIQUE

Dans ce livre, Andrea Cavalletti, un des philosophes italiens les plus doués de sa génération, se propose de répondre à la question suivante : quel est le sujet de la politique ? Autrement dit, qu'est-ce qui *fait* une classe (et c'est moins affaire de nombre que de constitution et d'intention) et que peut *faire* une classe (à la politique et à la ville) ? À partir de l'analyse lumineuse d'un texte de Walter Benjamin dont Theodor Adorno a souligné l'importance, Cavalletti montre ce qui distingue la classe de la foule et de la masse entendues comme déterminations compactes et biologiques et qui lui permet de se constituer comme sujet politique : la solidarité. Ce principe de solidarité n'a rien à voir avec une apologie des bons sentiments, mais désigne le processus par lequel la masse monolithique se défait, se différencie et se structure. De cette manière, l'individu n'est plus seul dans la foule ou écrasé par l'entreprise. Il invente un nouveau lien qui lui permet d'exister en société. C'est en ce sens que le philosophe Giorgio Agamben a pu écrire de ce livre : « Tout bouge et s'éclaire sous le regard d'Andrea Cavalletti : la ville, la foule, les masses, la nature, le mythe. Ce qui enfin apparaît, à travers une lecture saisissante de Walter Benjamin, n'est rien de moins qu'une nouvelle figure du politique. »

Traduit de l'italien par Martin Rueff

De la genèse des classes
et de leur avenir politique

DU MÊME AUTEUR

La città biopolitica. Mitologie della sicurezza, Mondadori, 2005
Suggestione, potenza e limiti del fascino politico, Bollati Boringhieri,
2011

Titre original: *Classe*

© Bollati Boringhieri, 2009, Turin

© Climats, un département des Éditions Flammarion, 2013,
pour la traduction française

ISBN: 978-2-0813-1509-9

Andrea Cavalletti

De la genèse des classes
et de leur avenir politique

Traduction de l'italien par Martin Rueff

CLIMATS

La Nouvelle-Orléans est sous les eaux; la garde nationale marche sur la foule exaspérée. Les banlieues explosent et ainsi, phénomène digne de stupeur, les bandes révoltées semblent ressusciter des pages poussiéreuses de la *Psychologie des foules*. Or justement, Gustave Le Bon, ce réactionnaire bon teint, n'avait pas manqué de faire remarquer que « ces foules bruyantes et malfaisantes, noyau de toutes les insurrections, de l'Antiquité à nos jours, sont les seules que connaissent les rhéteurs » (*La Révolution française et la psychologie des révolutions*, 1912).

L'opération qui va permettre ici de circonscrire le lieu de production du danger doit être l'inverse d'une opération rhétorique, son inversion même: elle devra révéler, au cœur du dispositif social, la possibilité d'un coup d'arrêt.

Une telle possibilité n'est autre que la destruction des conditions utiles et nécessaires au dispositif. Et le mérite de cette destruction ne reviendra pas à je ne sais quelle foule en délire.

1.

Qu'est-ce que la société moderne? Jean-Claude Milner a proposé une réponse sans ambiguïté dans le style apodictique qui caractérise sa prose: «C'est la société qui naît de la rupture provoquée par 1789-1815. Bien entendu, elle ne s'est pas établie immédiatement, ni partout, mais un idéal a été construit» (*Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, 2003). Cela n'a pas pu échapper aux «observateurs les plus éclairés du congrès de Vienne»: pour la première fois, l'Europe se voyait proposer un type de société et non pas un type de gouvernement – qu'il s'agisse de la monarchie absolue du xvii^e siècle ou à l'époque de la Révolution, du concept d'institutions républicaines de Saint-Just. Si l'idéal de la politique avait toujours été le gouvernement, le xix^e siècle «au rebours, met la société au centre du dispositif».

Or, cette nouvelle organisation des pouvoirs a été rendue possible parce que leur nouveau centre, qui était à la fois point d'application et source d'irradiation, avait atteint une nouvelle évidence: «L'émergence de la société comme point organisateur de la vision politique du monde – et non plus le bon gouvernement –, en cela consiste la grande découverte de Balzac. Il la fit à Paris. Il ne pouvait la faire que là... De fait, l'exemple le plus clair est la donne d'une société qui, pour demeurer semblable à elle-même, passe son temps à se chercher un gouvernement, le rejetant dès que le degré d'adéquation descend au-dessous du tolérable.»

Mais, ajoute Milner, « il faut généraliser : la même société se déploie progressivement des deux côtés de la Manche et des deux côtés de l'Atlantique Nord, avec des types de gouvernement différents. À terme, les doctrinaires devront construire un modèle de gouvernement qui soit le dénominateur commun de tous ces gouvernements divers et rassemble sur lui les propriétés minimales requises pour qu'il serve le mieux possible à la société idéale... le dénominateur commun se dit *démocratie* ».

Dès lors que le type de gouvernement ne constitue plus le cœur du problème, s'il est clair que l'avènement d'un régime non démocratique ne pourra plus démentir la société, il n'est pas moins vrai que la démocratie elle-même sera capable de changer de physionomie : plastique et ouverte à ses propres mutations, elle pourra se modifier et, pour peu que le niveau d'adéquation vienne à l'exiger, s'ouvrir à son contraire apparent. À ce titre, la position d'un Carl Schmitt, à sa manière cohérente, reste exemplaire. Celui qui, pendant la période de Weimar, avait reconnu les fondements de la démocratie dans l'acclamation populaire et dans l'identité du gouvernant et du gouverné, n'allait pas tarder, après 1933, à affirmer les mêmes principes en adoptant le point de vue des nazis.

Paris n'est pas la capitale de la démocratie, mais avant tout la capitale de la société. Et la société moderne, qui déborde toute forme de gouvernement et peut les rassembler dans le dénominateur commun de la démocratie est, avant toute chose, selon le lexique de Jean-Claude Milner, illimitée. Non bien sûr qu'elle

soit infinie, mais que, quel que soit le nombre de ses membres, et quel que soit son déploiement, elle ne connaît aucune limite. « Non seulement – écrit Milner – personne d'existant ne doit ni ne peut y faire limite ou exception, mais désormais la fonction de société inclut parmi ses variables possibles quelque étant que ce soit, humain ou non humain, animé ou inanimé. Rien ni personne n'existe à l'égard de quoi la fonction cesse de faire sens. Rien ni personne n'existe qui fasse suspens de la société. »

La ville n'est pas un espace infini : c'est le domaine propre et sans dehors du social. Où qu'on se trouve, il devient impossible d'échapper à Paris.

2.

En 1787, Giuseppe Palmieri fait publier ses *Riflessioni sulla pubblica felicità relativamente al Regno di Napoli – Les Réflexions sur le bonheur public relativement au règne de Naples*. L'adverbe « relativement » est significatif. Au XVIII^e siècle, le caméralisme allemand ou autrichien avec ses variantes, la science de la police française, l'économie civile en Italie, visaient encore le particulier ; les sciences changeaient comme les gouvernements, et aux migrations des auteurs, d'un domaine à l'autre, d'une cour à l'autre, succèdent de nouvelles versions des traités. Les régimes étaient encore en mesure de dicter les règles du savoir politique. Mais, en même temps, la raison unique de la population apparaissait en pleine lumière : elle était à la fois la richesse de tous les États et le concept

central pour tout art de gouverner. La population à laquelle les souverains devaient désormais prodiguer tous leurs soins n'était pas seulement le nombre total des habitants de la Hollande ou de la France, mais – selon l'expression rendue fameuse par Damilaville – le rapport entre ce nombre et le territoire national. Ainsi le nombre, comme l'extension et les caractéristiques des territoires pouvaient bien changer, la formule restait inchangée. Parce que les raisons elles-mêmes, toujours singulières, du climat et du milieu, ne contredisent pas mais confirment, comme des variables, la fonction générale et imprescriptible de la population. La ville était avant toute chose un certain rapport de l'espace avec les habitants et correspondait à certaines conditions pour les vivants, conditions qui devaient être optimales. Ce n'est que quand ce rapport ne devra plus être défini, mais qu'il finira par s'imposer comme implicite et évident, que la population laissera place à la société. Dans les traités du XVIII^e siècle, les règles pour une bonne construction de la cité visaient une saine constitution ainsi que le bien-être du corps politique qui leur apparaissait encore comme neuf. Si «la bourgeoisie a assujetti la campagne au domaine de la cité», c'est parce que cette dernière est devenue le principe indépassable. Peut-on ou doit-on conserver la campagne? Doit-on au contraire faire revenir les villes à la campagne? Ces questions seront désormais l'affaire des politiques urbaines. Ainsi, à partir du XVIII^e siècle, l'urbanisme sera cette discipline qui se trouve toujours déjà immergée dans le social, tandis que le social devra toujours se référer à cette nouvelle

discipline au sein de laquelle tous les savoirs relatifs à la population se seront concentrés et transformés.

3.

La science sociologique, soutient Émile Durkheim, s'en tient aux faits. Et pourtant, ce n'est que dans le pli de l'histoire dont la sociologie doit se libérer et qui lui reste inconnu, c'est seulement dans l'angle mort du regard sociologique lui-même que les « faits » acquièrent leur caractère et leur consistance propres. Leur évidence elle-même dénonce une opacité qui est aussi une tache de naissance : si les phénomènes sociaux sont des « faits concrets » et s'ils n'ont rien d'abstrait, si la sociologie ne sera jamais une discipline de pure érudition, si enfin le véritable sociologue se référera toujours aux faits, c'est précisément parce que rien, dans la perspective illimitée de la société, ne cessera jamais d'être un fait. C'est son appartenance à l'illimité qui permet de décréter le fait comme tel. Et si la sociologie se maintient dans un contact continu avec le détail des faits, c'est parce que, tout comme il advient de son rapport avec la démocratie, elle se trouve être une expression précise du dispositif social, qui se différencie à travers ses sciences et vise à l'autorégulation. Ce lien indissoluble qui définit la véritable tâche de la sociologie se dessine aussi dans la perspective de Durkheim comme ligne ou comme « évolution » des faits sociaux. L'inertie ne fait pas partie de leur nature. Il s'agit de faits particuliers, mobiles, changeants. Ils changent dans le temps, ils s'articulent et s'intègrent

parce qu'ils appartiennent en effet à deux ordres opposés : le sain et le malsain ; le normal et le pathologique. Il faut tenir et observer ensemble les faits normaux et les faits pathologiques, même s'ils ne cessent de constituer des variantes qu'il convient toujours de distinguer afin qu'elles se recomposent sur la ligne qui va du pathologique au normal et du normal au pathologique. Or c'est justement la méthode de Durkheim, alors même qu'il reconnaît des types qualitativement différents de société, et qu'il laisse à Comte l'idée d'un progrès unique pour introduire la discontinuité dans l'histoire, qui représente la technique la plus radicale d'intégration dans la ligne d'évolution, c'est-à-dire, d'inclusion des « faits » comme tels, ou de constitution illimitée du social. Que toute société puisse être distinguée signifie que toute société est « normale » à sa manière. Tout tend singulièrement à la normalité, il n'est rien qui ne soit social.

4.

S'il est un fait dont le caractère pathologique apparaît incontestable, c'est bien le crime. Durkheim invite pourtant à considérer le problème de manière moins catégorique. Il n'y a pas de sociétés sans crime, et le crime ne disparaîtra pas de l'évolution des conditions sociales, il changera simplement de forme. « Puisqu'il ne peut pas y avoir de société où les individus ne divergent plus ou moins du type collectif, il est inévitable aussi que, parmi ces divergences, il y en ait qui présentent un caractère criminel. » Entre

constitution de la normalité collective et originalité individuelle, il n'y a pas de solution de continuité : l'une ne va pas sans l'autre, l'une définit l'autre et pour que la société puisse évoluer, ce qui diffère de la norme générale doit toujours finir par se montrer en pleine lumière. « Le crime – peut-on lire dans les *Règles de la méthode sociologique* (1895) – joue lui-même un rôle utile dans cette évolution. Non seulement il implique que la voie reste ouverte aux changements nécessaires, mais encore, dans certains cas, il prépare directement ces changements. Non seulement, là où il existe, les sentiments collectifs sont dans l'état de malléabilité nécessaire pour prendre une forme nouvelle, mais encore il contribue parfois à prédéterminer la forme qu'ils prendront ».

Dans *De la division du travail social* (1893), Durkheim avait nettement exclu le criminel de la dynamique de la société. Mais face aux raisons de l'illimité, la sociologie elle-même va finir par réclamer un ajustement. Selon le point de vue plus correct des *Règles*, le criminel se présente ainsi sous l'aspect entièrement neuf d'un régulateur de la vie sociale – et impose une tâche politique précise : « Le devoir de l'homme d'État n'est plus de pousser violemment les sociétés vers un idéal qui lui paraît séduisant, mais son rôle est celui du médecin : il prévient l'éclosion des maladies par une bonne hygiène et, quand elles sont déclarées, il cherche à les guérir. » Le sociologue et l'homme d'État se ressemblent : la figure du médecin résume leurs traits. Les sciences sociales attestent que les gouvernements sont ou ne sont pas

tolérables, elles mettent en garde quand apparaissent des idéaux trop rigides, mais elles doivent aussi marcher au pas de la société, revenir sur leurs propres positions, et se garder de se livrer à des exclusions trop rapides. L'homme d'État et le sociologue ne peuvent pas se passer du criminel, dont le rôle « nécessaire et utile » d'« agent régulier de la vie sociale » se révèle décisif¹. Si la normalisation de la société est illimitée, la criminalisation est illimitée elle aussi. Et ce, en un double sens : non seulement il y aura toujours ces « faits » sociologiques par excellence que sont le crime et le criminel, mais aucun modèle de normalisation ou d'intégration du phénomène ni aucun type de réaction ou de répression ne sauraient être exclus. L'anormalité absolue fait donc son apparition chez Durkheim : « Il peut se faire que le crime lui-même

1. Il est frappant que le texte de Durkheim rappelle la brève digression (consacrée au travail productif) que Marx insère au quatrième livre du *Capital* : « Un philosophe produit des idées, un poète des vers, un curé des sermons, un professeur des bouquins, etc. Un criminel produit la criminalité. Mais si les liens entre cette branche soi-disant criminelle de la production et toute l'activité productrice de la société sont examinés de plus près, nous sommes forcés d'abandonner un certain nombre de préjugés. [...] Le criminel apparaît ainsi comme une de ces "forces équilibrantes" naturelles [*natürliche "Ausgleichungen"*] qui établissent une juste balance et ouvrent la porte à plusieurs occupations soi-disant "utiles". » La page de Marx fut publiée de manière posthume par Karl Kautsky en 1905, dix ans après *Les Règles de la méthode sociologique*. C'est ainsi que, si le terme *Ausgleichung* traduit « agent régulier », la parodie précède l'original comme un « pastiche par anticipation ».

ait des formes anormales [...] par exemple, il atteint un taux exagéré.» Les criminels peuvent devenir «morbides» sans pour autant cesser d'être socialement significatifs, sans cesser de produire du sens pour la société démocratique, qui semble par ailleurs assez malléable pour les liquider. L'élimination des indésirables elle-même est un fait social.

À Paris, rien ni personne ne saurait être, selon le mot de Durkheim, *insociable*. Paris est le lieu de normalisation du crime lui-même, et les formes du crime, comme celles du gouvernement, seront peu à peu plus acceptables. Ici résonne la vérité sur la libre concurrence qu'énonçait Proudhon à son insu : « Il s'agit d'en trouver l'équilibre, j'allais dire, la police. » Elle ne s'applique pas seulement au travail et au profit : elle trouve dans le social son *a priori*.

5.

« On peut aimer une ville », écrit Furio Jesi dans *Spartakus* (publié de façon posthume en 2000), « on peut reconnaître ses maisons et ses rues parmi ses souvenirs les plus anciens et les plus chers [...] ; mais on s'approprie bien mieux une ville au moment où l'on doit fuir devant la charge de la police ou au contraire courir avec les insurgés, qu'à l'époque où on y a joué enfant ou lorsqu'on s'y est promené plus tard avec son amoureuse. À l'heure de la révolte, on n'est plus jamais seul dans une ville ».

Mais qu'est-ce qu'une révolte ? Il s'agit, poursuit Jesi, d'une suspension du temps « normal » instauré

par le pouvoir. Et c'est précisément son caractère de pure suspension qui fait à la fois que la révolte ne nie pas la société et qu'elle est vouée à l'échec. Car en tant que suspension la révolte est vouée à finir; et alors, dans le domaine de l'illimité la parole ne tarde pas à revenir à ceux qui avaient ordonné les charges. «Après la défaite de la Commune, le service de la sûreté fut sur les dents. Le bouleversement de l'ordre social – peut-on lire dans les *Mémoires* de Monsieur Claude, Chef de la Police de sûreté sous le Second Empire (1882) – s'accrut moins par les ruines de nos palais et de nos maisons incendiés que par le désarroi jeté dans toutes les administrations. Pour ce qui concernait la justice, l'incendie de son palais avait amené l'anéantissement des archives et des actes de l'état civil: ce qui faisait la partie belle à tous les malfaiteurs. Les révoltés de la société pouvaient se dire aussi purs que les anges, n'ayant plus de casiers judiciaires. Le feu les avait purifiés, à dessein sans doute? En tous les cas, la Commune, en satisfaisant leurs vœux, leur assurait l'impunité. Ils en profitaient, comme ils avaient profité de la guerre pour s'emparer des environs de Paris et s'y établir en maîtres, après le départ de l'ennemi. Comme aux précédentes époques de guerre et d'anarchie, on vit reparaître dans les départements de la Seine, Seine-et-Marne et Seine-et-Oise, des bandes de réfractaires et d'assassins qu'il fallut bientôt rendre à la justice. Il était surtout indispensable de les sortir des rangs de la politique, de les rejeter dans leurs rangs naturels, malgré le rôle d'insurgé qu'ils

avaient usurpé [...]. Je n'eus quelques succès dans cette immense besogne que par la délation.»

6.

Paris est le terrain d'action d'une machine policière qui fonctionne selon les trois principes convergents de la répression, de l'inspection et de l'information dont découle naturellement la délation.

Qu'est-ce qu'un délateur, un *mouton* dans le vieux jargon des prisons? Et qu'est-ce qu'un informateur? Comment définir son action? Son problème, comme l'a expliqué Richard Cobb, est de se faire reconnaître comme tel. Au commencement de son activité, le mouton doit accomplir beaucoup d'efforts pour obtenir du crédit. Il doit accumuler du savoir et de la notoriété et il doit se spécialiser. C'est pourquoi, lorsque la destruction des archives ouvrira la voie aux informateurs, ces derniers, par expérience, mais aussi comme par tradition, et en raison de leur capital d'informations et de leur méthode, pourront se présenter comme les véritables archives vivantes. Si l'archive descend et se diffuse parmi les informateurs, la police est le médium de ces métamorphoses. Et si le milieu le plus favorable aux informateurs est à coup sûr la prison, c'est là aussi qu'ils tendent à donner le meilleur d'eux-mêmes et peuvent assumer une nouvelle position. Là, au contact direct et constant avec la police, animés par le désir de se distinguer, de s'affirmer et de convaincre, les moutons ne se contentent pas de construire des conjurations à partir de rien, ils vont jusqu'à les doter de tous leurs aspects les

plus caractéristiques, explosifs et autres attributs, qui vont être pour ainsi dire «cachés», c'est-à-dire exhibés de manière tout à fait théâtrale dans ce lieu de l'inspection, de la répression et de l'information continues et parfaites. On atteint ici des sommets, quand les espions les plus reconnus se confondent avec les agents provocateurs, et les policiers avec les informateurs, quand la demande infinie d'informations ne se distingue plus de l'offre inépuisable. Ici, le danger coïncide avec son indication et le crime avec la délation, tandis que l'inspection se trouve toujours anticipée par l'exhibition des «preuves». Dans ces moments de bonheur, la machine policière s'engendre elle-même. Ce n'est pas seulement parce que l'informateur est désormais prêt à entrer dans ses rangs. C'est aussi parce que la police elle-même, de son côté, va adapter les nouvelles qu'elle recueille pour les autorités auxquelles elles sont destinées, et, que, à la manière d'une véritable informatrice, elle choisira ses sources pour plaire à ses clients et finira par créer les informations elles-mêmes et les événements auxquels ces dernières renvoient.

Le point où l'informateur s'affirme pleinement et tend à se dépasser comme agent provocateur devient ainsi celui-là même où la police devient en toute rigueur capable de gouverner. De manière directe et violente, ou indirecte, subtile, dissimulée et diffuse : car quand la police fabriquera les nouvelles, l'information générale elle-même reproduira le modèle policier.

Et ce processus se produirait aussi dans les démocraties ? Qu'a donc à voir le gouvernement des

TABLE

De la genèse des classes et de leur avenir politique.....	7
Apostille sur Walter Benjamin.....	163
<i>Bibliographie</i>	169
<i>Index des noms</i>	187



N°édition : L.01EHBN000606.N001
Dépôt légal : octobre 2013